

§

Les derniers jours de Wagner. — On pourrait appliquer à celui dont le monde musical célèbre le cinquantenaire funèbre la phrase liminaire de la *Vie de Rossini* par Stendhal :

Depuis la mort de Napoléon, il s'est trouvé un autre homme duquel on parle tous les jours à Moscou comme à Naples, à Londres comme à Vienne, à Paris comme à Calcutta.

« La gloire de cet homme ne connaît d'autres bornes que celles de la civilisation. » Stendhal ajoute, — et là s'arrête la comparaison : « et il n'a pas trente-deux ans ». La gloire de Wagner fut moins précoce que celle de l'heureux Pesarais, plus solide aussi, puisque un demi-siècle après sa mort, elle brille encore d'un assez vif éclat, malgré les coups d'épingle des pygmées. Et tandis que Rossini abandonnait la carrière vers la quarantaine, Wagner, au même âge, était, somme toute, peu connu, malgré *le Hollandais*, *Tannhauser* et *Lohengrin*, qui passaient pour l'œuvre d'un révolutionnaire ou d'un demi-fou...

On sait la fortune prodigieuse qui lui échut, la soixantaine sonnée, lorsqu'il put se construire le théâtre qu'il rêvait depuis un quart de siècle, sur la colline de Bayreuth. L'inauguration en eut lieu, on le sait, en 1876. Mais le succès matériel ne répondit pas aux résultats que s'en promettait Wagner; et six années devaient s'écouler encore avant qu'une deuxième série de représentations pût être donnée, avec *Parsifal*. Six cycles de l'*Anneau du Nibelung* suivirent les seize premières représentations de *Parsifal*. Maintenant, Wagner pouvait répéter avec son Wotan : « Achevé l'œuvre étonnant ! Je l'ai porté comme un rêve... Il brille somptueusement sur le Monde ! »

Sa mission était terminée; sa vie devait s'achever. Un dernier voyage en Italie, à Venise, où jadis il avait composé son *Tristan*, lui fit quitter l'Allemagne après les triomphantes représentations de l'été de 1882. La mort allait l'y surprendre, le 13 février suivant, au milieu de sa famille, avec laquelle il s'était installé au palais Vendramin, sur le Grand-Canal.

Au cours d'un demi-siècle de luttes incessantes, le maître, presque septuagénaire, avait donné peu de prise à la maladie. Bien que fatigué par les nombreuses répétitions qui avaient précédé les représentations de Bayreuth, il semblait avoir retrouvé l'usage de toutes ses facultés surmenées. Malheureusement, le mauvais temps qu'il fit, à l'automne, provoqua chez lui une certaine dépression, à la fois physique et morale. Il fut pris de crises nerveuses, qui devinrent si fréquentes, vers le mois de janvier,

qu'il fit appeler en consultation, avec le docteur Kurz, son médecin ordinaire, le docteur Keppler. Ceux-ci diagnostiquèrent une névralgie très bénigne de l'estomac et sans complications imminentes. Des massages furent ordonnés, et vers la fin du mois, Wagner, tout à fait remis, dit un jour à sa femme, en plaisantant : « Nous ne mourrons donc jamais!... »

L'esprit serein, d'une gaieté qu'il avait rarement connue au cours de sa vie agitée, il faisait montre d'une bonne humeur inaltérable, nous dit son biographe Glasenapp, et la ferme résolution qu'il avait prise de ne plus se fâcher de rien, était devenue enfin une réalité. Son caractère entier, servi par cette volonté imperturbable qui lui avait fait accomplir tant d'œuvres grandioses, avait des condescendances jusqu'alors ignorées par son entourage, — ce qui n'excluait pas une vivacité d'esprit toute juvénile. Les crises nerveuses ne l'immobilisaient, du reste, qu'à de rares intervalles.

Au Mardi-Gras, on vit le maître de *Parsifal* se mêler à la foule bruyante des masques, dans les petites rues et les places de Venise. Il marchait d'un pas alerte, sans masque, la tête haute, rejetée en arrière. On lisait dans ses yeux le plaisir qu'il prenait à ces réjouissances populaires qui, peut-être, lui remémoraient son œuvre de jeunesse, *Défense d'aimer* ou *la Novice de Palerme*...

La veille de sa mort, le 12 février, Wagner avait passé toute la soirée au milieu des siens, qu'il quitta, comme à regret, très tard. « Restez donc encore, mes enfants », leur avait-il dit, comme si un secret pressentiment l'eût averti qu'il les voyait pour la dernière fois.

A 11 heures, il se mit au piano et, probablement sous l'influence de la lecture de *l' Ondine* de La Motte-Fouqué, qui l'intéressait alors, il joua la plainte des Filles du Rhin, au finale du *Rheingold*.

« Faux et lâche est tout ce qui se réjouit là-haut!... »

Mais s'interrompant :

« Comme j'ai bien fait, dit-il, d'avoir compris à temps qu'il n'y a de vérité et de bonté que dans les profondeurs! »

Le lendemain matin, le maître eut comme un pressentiment de sa fin toute proche. S'adressant à son fidèle serviteur, Georg : « Je ferai bien de prendre des précautions aujourd'hui », dit-il.

Après son petit déjeuner, il s'enferma dans son cabinet de travail et continua de travailler à une étude critique sur *le Principe féminin dans l'être humain*, commencée l'avant-veille, 11 février, « comme conclusion de *Religion et Arts* ». Il pleuvait à

torrents sur le Grand-Canal; le ciel était d'un gris désespérant.

Le peintre Joukowski, un familier du palais Vendramin, a, dans des notes personnelles, rapporté les derniers moments de Wagner. Sans inquiétude, on attendait celui-ci pour se mettre à table, lorsqu'il fit dire qu'on ne l'attendit pas. Il était deux heures. Cosima Wagner accourut aussitôt auprès de son mari, puis revint un instant après : « Mon mari vient d'avoir une crise un peu plus forte que d'habitude, dit-elle; mais cela va mieux. » Et l'on commença à dîner.

Suivant son habitude lorsqu'il méditait, Wagner se promenait de long en large dans son cabinet de travail, quand il fut surpris par cette crise; mais il avait pensé s'en tirer sans le secours de personne. Une domestique qui se trouvait, seule, dans une pièce contiguë, raconta plus tard avoir entendu le maître se plaindre plus violemment que jamais; mais, sur le moment, elle n'y avait pas attaché d'importance.

Le malaise persistant, Wagner s'était assis à sa table, mais sans se remettre au travail. Il sonna, et surmontant les douleurs atroces qui le torturaient, il prononça avec peine ces seuls mots : « Ma femme et le docteur!... » Cosima Wagner accourut immédiatement; elle trouva son mari en proie à de violentes convulsions, qu'aucun remède ne put apaiser. Ce furent probablement ces convulsions qui provoquèrent un épanchement sanguin au cœur.

On étendit le moribond sur une petite banquette, dans son cabinet de toilette, où son valet de chambre, le fidèle Georg, se mit à le dévêtir. La montre en or que portait Wagner (c'était un cadeau de sa femme) glissa sur le tapis :

« Ma montre! » dit-il. Ce furent ses dernières paroles.

Lorsque le docteur Keppler, mandé en hâte, se présenta, Wagner avait déjà cessé de vivre : toutes les tentatives faites pour le ranimer avaient été vaines.

En bas, les enfants, qui ne se doutaient de rien, parlaient de faire une promenade, l'après-midi.

• Cosima veilla le cadavre pendant vingt-cinq heures consécutives.

La nouvelle de la mort de Wagner, télégraphiée partout, étonna d'abord — car rien ne la faisait prévoir — le monde musical, qui discutait encore la dernière œuvre du maître de Bayreuth.

En France notamment, l'heure du triomphe, malgré les efforts des Pasdeloup, des Colonne et du jeune orchestre Lamoureux — était encore lointaine au théâtre; et le chef (alors fort malmené

par certains) de l'Ecole française, Charles Gounod, dans ce style imagé qu'il affectionnait, écrivait à sa femme, le 14 février :

« Un télégramme de Venise annonce ce matin la mort de Richard Wagner à soixante-neuf ans et demi. — Si c'était Goliath, gloire à la fronde de David! »

Un demi-siècle a passé depuis lors, et, tel le Veau d'or de *Faust*, Goliath-Wagner « est toujours debout », et celui-ci n'a pas tué celui-là! — J.-G. PROD'HOMME.

§

Wagner et Padeloup en 1876. — Lors des premières représentations wagnériennes au Festspielhaus de Bayreuth, en 1876, Nutter, traducteur en français de plusieurs poèmes du maître, fut invité, ainsi que Padeloup, par Cosima Wagner à assister à la deuxième série de représentations, du *Ring*, qui fut donnée du 20 au 23 août. Cosima Wagner fit suivre l'invitation imprimée, répandue dès le 31 mai par le *Verwaltungsrath der Bühnenfestspiele*, d'une lettre autographe, par laquelle elle invitait en ces termes Nutter et Padeloup à venir à Bayreuth :

Monsieur,

Mon mari me charge de vous remercier pour votre bonne lettre et de vous prier de vouloir bien dire à M. Padeloup (auquel il n'a pas le temps d'écrire lui-même) qu'il le prie d'assister aux représentations du mois d'août.

Vous voudrez bien remettre à M. Padeloup la lettre d'invitation qui vous a été adressée, et si M. Padeloup accepte, il aura à mander son acceptation à M. Feustel, banquier à Bayreuth.

Mon mari vous envoie toutes ses amitiés, et je vous prie, monsieur, de croire à ma considération distinguée et dévouée.

COSIMA WAGNER.

Bayreuth, 21 juillet 1876.

Nutter transmet l'invitation à Padeloup, qui lui répondit immédiatement, de

Trouville-sur-Mer, 3 août 1876.

Mon cher Monsieur Nutter,

Je vous remercie de la peine que vous avez prise, mais je ne vous étonnerai pas en vous disant que j'ai pour M. Wagner l'estime qu'il mérite et que je n'accepterai jamais une invitation venant de sa part.

C'est pour moi un véritable chagrin de ne pas assister à l'exécution d'une œuvre d'un des rares musiciens de génie de notre époque, mais pourquoi diable c'est-il (*sic*) fait vaudevilliste (*sic*)?

Je vous serre la main.

PASDELOUP.

On voit par cette lettre intime que le fondateur des Concerts populaires ne manifestait pas seulement en public et dans ses communications à la presse les sentiments qu'il professait, quoique wagnérien, à l'égard de Wagner lui-même. Le Suisse Tissot, —